

Handwritten text on the spine label, likely in a cursive script, possibly Latin or German. The text is partially obscured and difficult to decipher but appears to include words like "Liber" and "de".

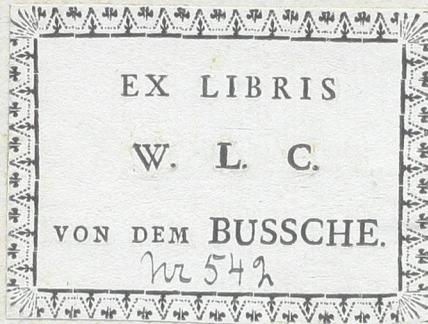


Original

Schrift

00

MS



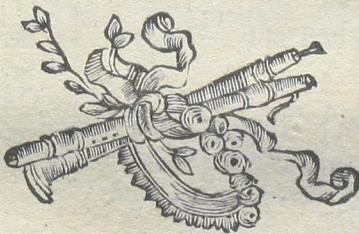
5

L A
FÉE URGELE,
O U
CE QUI PLAIT AUX DAMES,
C O M E D I E

E N Q U A T R E A C T E S ,
M E S L É E D ' A R I E T T E S ;

*Représentée devant Leurs Majestés, par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, à Fontainebleau, le 26
Octobre 1765, & à Paris le 4 Décembre suivant.*

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A P A R I S ,

C h e z D U C H E S N E , L i b r a i r e , r u e S a i n t J a c q u e s ,
a u - d e s s o u s d e l a F o n t a i n e S a i n t B e n o î t , a u
T e m p l e d u G o û t .



M . D C C . L X X I .

Avec Approbation & Privilège du Roi.



A C T E U R S.

LA FÉE URGELE,	}	La Dlle la Ruette.
MARTON,		
ROBINETTE,	}	La Dlle Favart.
THERESE; <i>Bergere,</i>		
UNE VIEILLE,	}	
LE CHEVALIER		
ROBERT,		Le Sr. Clerval.
LA HIRE, <i>Ecuyer de Robert,</i>		Le Sr. Caillot.
LA REINE BERTHE,		La Dlle Desgland.
DENISE, <i>Villageoise,</i>	}	
L'AVOCATE-GENE- RALE de la Cour d'A- mour,		
VIEILLES CONSEIL- LERES de la Cour d'Amour,		La Dlle Catinon.
L'HUISSIERE,		Les Srs Chanville. & Baletti.
PHILINTE, <i>Berger,</i>		La Dlle Léonore.
LICIDAS, <i>autre Berger,</i>		Le Sr. Lobreau.
LISETTE, <i>Bergere,</i>		Le Sr. Beaupré.
LE GRAND VENEUR,		La Dlle Adélaïde.
SEIGNEURS, DAMES & VARLETS de la Suite de la Reine BERTHE.		Le Sr. de Hesse.
PLUSIEURS CONSEILLERES de la Cour d'Amour & de beauté.		
NYPHES, Suivantes de la Fée URGELE.		
CHEVALIERS ERRANTS, amis de ROBERT.		



LA

FÉE URGELE,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un Paysage des plus agréables.
On voit dans l'éloignement le Palais du Roi
Dagobert.*



SCENE PREMIERE.
MARTON, ROBINETTE.
MARTON.

La pris le sentier qui conduit en ces lieux;
Dans un moment, il va s'y rendre.

ROBINETTE.

Il ne peut éviter le charme de vos yeux.
Quel est votre dessein?

MARTON.

Et! peux-tu t'y méprendre?
Robert est l'objet de mes vœux.

A 2

LA FÉE URGELE,
ARIETTE.

Non, non, je ne puis me défendre
D'aimer ce généreux Guerrier.
Ah! si son cœur devenoit tendre! ...
A son sort je veux me lier.
Ne détruis pas mon espérance,
Je puis triompher en ce jour.
Richesse, honneur, grandeur, naissance,
Tout disparoît devant l'Amour.

ROBINETTE.

Quoi! vous pensez à l'épouser?

MARTON.

J'y pense.

ROBINETTE

Mais songez-vous à la distance?

MARTON.

L'Amour n'en connoît point : non , l'Amour a ses
droits.

ROBINETTE.

Madame....

MARTON.

Observe le silence;

Je pardonne ce mot pour la dernière fois.

ROBINETTE.

Mais sous cet habit villageois....

MARTON.

J'en aurai plus d'honneur, si j'ai la préférence.
Ce Chevalier Robert, si fier de ses exploits,

Je veux le soumettre à mes loix:

Je prétens plus encor; éprouver sa constance,

Le rendre digne de mon choix.

Employons l'adresse, la ruse:

Qu'il soupçonne un rival.

ROBINETTE.

Ces détours sont adroits,

MARTON.

Si je fais plus que je ne dois,
L'Amour me servira d'excuse.

COMEDIE.

5

ROBERT, *sans être vu.*
La Hire!

MARTON.
Paix! j'entens sa voix.
ROBERT.

La Hire!
LA HIRE, *sans être vu.*
Monseigneur.

SCENE II.

ROBERT, LAHIRE, MARTON,
ROBINETTE.

*(Robers paroît sur son cheval dans le fond du Théâtre;
il descend, donne sa lance à la Hire.)*

ROBERT.

LA Hire,
Attache mon coursier à l'un de ces ormeaux ;
Le charme de ces lieux m'attire,
Et la douceur de l'air qu'on y respire
M'invite à jouir du repos.

MARTON.

Eloignons-nous pour paroître à propos.

SCENE III.

ROBERT, *seul.*

ARIETTE.

LA noble chose
Que d'être Chevalier!
On prend la cause
De l'Univers entier.

A 3

L A F E' L U R G E L E,

On ne s'arme que pour la gloire,
 On répare les torts,
 On n'aspire à la victoire,
 Que pour venger les *Foibles des Forts*,
 La noble chose, &c.
 D'un bras puissant,
 On soutient l'innocent
 On le défend
 Contre un tyran,
 Un brigand,
 Fût-ce même un Géant,
 Un cœur
 Plein de valeur,
 Un cœur
 Qui suit l'honneur,
 Goûte les fruits
 De ses travaux,
 Reçoit le prix
 Que mérite un Héros.
 La noble chose, &c.

 S C E N E IV.

ROBERT, LA HIRE, avec un colletin de
Pelerin, & une gourde à sa ceinture.

L A H I R E.

Sire Robert, mon bon, mon très-cher maître,
 Vous reprenez haleine en ce séjour champêtre;
 Il faut que vous soyez bien las!
 J'en suis ravi.

ROBERT.
 Pourquoi?

L A H I R E.

C'est que je m'aime:
 Quand je suis fatigué, si vous ne l'êtes pas,
 Vous avancez toujours d'une vitesse extrême;

Vous prenez le galop, quand je me traîne au pas;
 C'est vainement que mon dépit éclate;
 Vous partez le matin, vous arrivez fort tard,
 Et vous n'avez aucun égard
 Pour une santé délicate.

ROBERT.

Le pauvre petit fait pitié!

LA HIRE.

Un voyage si long m'a fondu de moitié;
 Mais cet endroit me plaît, son aspect me délasse.
 La belle vue! on voit à découvert
 Le Palais du Roi Dagobert.

ROBERT.

Quel Prince! il faut le mettre dans la classe
 Des Rois aimés de leurs Sujets:
 De mortels comme lui, la nature est avaro.
 En Italie on voit des monuments parfaits;
 Mais un Monarque aimé que la sagesse pare,
 Est un trésor plus précieux, plus rare:
 Son Royaume animé par ses adorateurs,
 Tenant tout son bonheur des vertus d'un seul homme,
 Ne porte point envie aux raretés de Rome;
 L'une fixe les yeux, l'autre fixe les cœurs.

LA HIRE.

Grace au Ciel, nous voilà revenus de nos courses.
 Il étoit temps, ayant épuisé les ressources:
 Votre armure, votre cheval,
 Vingt écus dans votre valise,
 Voilà tout votre capital;
 Car dans ces maudits temps de crise,
 L'argent ne va jamais qu'aux mains de gens....

ROBERT.

Tais-toi.

LA HIRE.

Je suis las du service, & je voudrois, ma foi..

ROBERT.

Peux-tu, dégoûté de la gloire,
 Te détacher du char de la victoire,
 Et d'un noble Ecuyer abandonner l'emploi?

A 4.

8 LA FEE URGELE,
Toi, qui peux être un jour Chevalier comme moi,
LA HIRE.

Vous voyez tout en beau ; mais sans en faire accroire,
De ce maudit métier, je vais conter l'histoire.

ARIETTE

Toujours par monts & par vaux,
Sans un instant de repos,
Errant,
Courant

Les aventures,
Du froid, du chaud,
Il faut effuyer les injures ;
Faire des desirs,
Exposer sa vie :
Voilà les profits

De la Chevalerie.
Trouver un objet friand,
N'oser baiser que son gant,
Rien que son gant ;
Sans pain,
Sans vin,
Vivre de gloire ;
Passer chaque nuit
Sans lit,

Et tout le jour sans boire ;
Trouver son bien pris
Et sa douce Amie ;
Voilà les profits
De la Chevalerie.

ROBERT.

Va, j'en crois mes pressentiments,
Mon ami la Hire, & j'augure
Qu'avant qu'il soit très-peu de temps,
Il pourra m'arriver quelque heureuse aventure.
(*D'un ton vif, mais mystérieux.*)
J'ai déjà vu dans ce canton,
Certaine *Bachelette*.... *

* Vieux mot pour exprimer une fille en âge d'aimer, & d'environ quinze à seize ans. Dans notre siècle on commence plutôt, & ce terme est à présent hors d'usage.

COMEDIE.

5

LA HIRE.

Bon!

ROBERT.

Avec un regard tant modeste!
Tant doux! son œil est si fripon!

Sa taille tiendrait là.

LA HIRE.

Son âge?

ROBERT.

Seize ans.

LA HIRE.

Peste.

Ah! Monseigneur....

ROBERT.

Sa jambe fine & leste..

LA HIRE.

Ah! Monseigneur...

ROBERT.

Un pied mignon....

LA HIRE.

Fort bien.

ROBERT.

Et des graces naissantes...

Elle cueilloit des fleurs sur le bord d'un ruisseau;

Ses charmes, ses attraits se répètent dans l'eau...

Ses vêtements légers .. ses tresses voltigeantes...

LA HIRE.

Je vois... je suis tout ce tableau.

ROBERT.

Je cours pour l'aborder, elle entre en un bocage;

Mais se déroband à mes yeux,

Elle a laissé dans mon cœur son image.

Je reste ici pour la revoir.

LA HIRE.

Tant mieux.

Et vous l'aimez déjà?

ROBERT, *légerement.*

C'est une fantaisie.

LA HIRE.

A-t-elle une compagne?

LA FEE URGELE,

ROBERT.

Oui.

LA HIRE

Jolie?

ROBERT, *indifféremment.*

Oui.

LA HIRE, *vivement.*

Jolie!

Ma foi, demeurons en ces lieux.

ROBERT.

C'est mon dessein; délace mon armure.

LA HIRE.

Asséyez-vous sur ce banc de verdure.



SCENE V.

MARTON, ROBINETTE.

Les Acteurs précédents.

Tandis que Robert & la Hire se retirent d'un côté dans le fond du Théâtre, Marton & Robinette s'avancent de l'autre.

MARTON *ayant devant elle une corbeille remplie de fleurs.*

ARIETTE.

JE vends des bouquets,
De jolis bouquets,

Ils sont tout frais. (*bis.*)

Hâtez-vous d'en faire usage;

Un seul jour les endommage.

Je vends des bouquets, &c.

C'est l'image

D'un Objet charmant.

C'est l'hommage

D'un tendre Amant.

Hâtez-vous d'en faire usage;

Un seul jour les endommage,
 Je vends des bouquets, &c.
 Si-tôt qu'on voit la fleur nouvelle,
 Il faut promptement la cueillir;
 Fraîcheur d'amour passe comme elle;
 Il n'est qu'un temps pour le plaisir;
 Hâtez-vous d'en faire usage.
 C'est la parure du jeune âge.
 Je vends des bouquets, &c.

Pendant cette Ariette, la Hire délace le Heaume,
 & l'armure de son Maître.*

*Et comme dans cette office, il est obligé de tourner
 le dos à Marton, il empêche Robert de la remarquer
 d'abord.*

LA HIRE, *en se retournant.*

Ah! les gentilles pastourelles!

ROBERT, *se levant.*

La voilà.

LA HIRE.

Les voilà?

ROBERT.

Oui vraiment, ce sont elles.

ROBINETTE, *bas à Marton.*

Il vous a remarquée.

MARTON, *bas à Robinette.*

Oui. (*haut.*) Suis-moi promptement.

ROBINETTE, *haut.*

N'arriveras-tu pas assez-tôt à la Ville?

Tu ne marchas jamais aussi légèrement,
 Marton.

MARTON.

Je suis une fois plus agile,

Lorsque mon cœur a du contentement.

Tu sçais que j'ai chez nous une affaire pressée;

Ce soir, avec Colin, je serai fiancée.

(*Ici Robert marque de l'inquiétude.*)

Quand j'aurai vendu mes œillets,

Je partirai l'instant après

* Armet ou Casque.

L A F E' E U R G E L E,

Pour regagnér notre demeure ;
Je les vendrai moins cher , pour hâter le débit :
Colin m'attend.

R O B E R T , *d'un ton de jalousie.*
Colin !

M A R T O N.

Colin ... Cela suffit ;
Si je puis avancer mon retour d'un quart-d'heure,
N'est-ce pas faire du profit ?

R O B E R T , *en s'approchant de Marton.*
(*Haut.*)

Je trouve ce Colin un heureux personnage.

L A H I R E.

Et vous voudriez bien rompre son mariage ?

R O B E R T.

Oui ; je donnerois tout mon bien

M A R T O N.

Comment ! vous écoutez les filles ?

R O B I N E T T E.

Ah ! Monsieur, cela n'est pas bien ;
C'est découvrir les secrets des familles.

R O B E R T.

Je voudrois que Marton pût se douter du mien.

L A H I R E.

Sa compagne, Monsieur, n'est pas moins merveil-
leuse.

Ce petit minois-là n'a pas un seul défaut.

R O B I N E T T E.

N'approchez pas, je suis peureuse.

L A H I R E.

En ce cas-là, je suis ce qu'il vous faut.

R O B E R T.

Qu'elle a d'attraits !

L A H I R E.

La rencontre est heureuse.

M A R T O N.

Ah ! Robinette, hélas ! je prévois nos malheurs.
Ces Messieurs avec qui nous avons l'honneur d'être,
Pourroient bien être des voleurs.

COMEDIE.

13

ROBINETTE.

J'en ai peur.

ROBERT.

C'est mal nous connoître.

LA HIRE.

Portez sur nous des jugemens meilleurs:

Mon maître me ressemble, & c'est un honnête homme;

Nous trouvons tous les deux vos charmes enchanteurs.

Nous nous y connoissons, nous revenons de Rome.

Et nous sommes deux Amateurs.

ROBINETTE.

Je ne sçais pas, Monsieur, ce que vous voulez dire.

MARTON.

Retirons-nous.

ROBERT.

Demeurez un moment.

LA HIRE.

Permettez que l'on vous admire.

ROBERT.

Parlons un peu de votre amant:

C'est quelque garçon de village?

Vous méritez un fort mille fois plus heureux.

MARTON.

Non, Colin remplit tous mes vœux:

Nous sommes pauvres; mais travailler nous soulage.

Le travail est notre héritage,

Il nous suffit; nous jouissons du jour,

Nous avons l'appétit, le sommeil & l'Amour.

ROBERT.

L'Amour!

LA HIRE.

L'Amour!

ROBINETTE.

En faut-il davantage?

LA HIRE.

Ce mot est d'un heureux présage.

(A Robinette.)

Et vous aimez aussi?

ROBINETTE.

Non; mais j'aurai mon tour.

LA FÉE URGELE,

MARTON.

ARIETTE.

Ah! que l'Amour

Est chose jolie!

Avec l'Amour,

Toute la vie

Passe comme un jour.

Sur l'épine fleurie.

Tous les oiseaux d'alentour;

Dans leur douce mélodie,

Répètent tour-à-tour:

Ah! que l'Amour

Est chose jolie, &c.

Si je dors, il me reveille: (*bis.*)

Attentif à mon bonheur,

Il vient avec douceur

Me dire à l'oreille:

Ah! que l'Amour, &c.

ROBERT.

Vous me faites penser de même,

Belle Marton; il ne faut que vous voir

Et pour sentir & pour sçavoir

Qu'on n'est heureux que lorsqu'on aime.

LA HIRE, à *Robinette.*

Je vous en dis autant.

MARTON, à *Robert.*

Ne nous arrêtez plus.

Colin compte le temps quand je le fais attendre;

Quand je ne le vois point, mes moments sont perdus.

ROBERT.

Je veux vous épargner la peine du voyage:

Je prens tous les bouquets, & c'est votre avantage;

Je vous en promets vingt écus,

Pourvu que vous donniez un baiser par-dessus.

MARTON.

Nenni.

ROBERT.

Souffrez...

COMEDIE

15

MARTON.

Non.

ROBERT.

Que je vous embrasse.

LA HIRE.

J'imiterai mon maître.

MARTON.

Oh! finissez.

ROBINETTE, après avoir reçu le baiser.

De grace...

MARTON.

Ah! vous renversez mes œillets,

Et vous marchez dessus.

ROBERT.

Paix, paix!

MARTON.

ARIETTE.

Ces œillets étoient à ma mere,

Et mon panier en étoit plein;

Mais hélas! comment vais-je faire?

Le baiser étoit à Colin.

(Pendant cette Ariette la Hire & Robinette ramassent les fleurs & les remettent dans le panier.)

ROBERT.

Je réparerai cette perte.

LA HIRE.

Ah! Monseigneur, alerte, alerte;

Votre cheval s'enfuit par ces guérêts.

ROBERT.

Vîte, vîte courons après.

MARTON.

Mes vingt écus..

ROBERT.

Ma valise...

MARTON.

Il me quitte!

C'est le plus grand bonheur qui pouvoit m'arriver.

Robert ne peut éviter ma poursuite,

Et je sçaurai bientôt le retrouver.

SCENE VI.

MARTON, ROBINETTE.

*(On entend le Chœur suivant qui se chante
d'abord derrière le Théâtre.)*

LE CHŒUR.

AH que le temps. que le temps est beau!
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

MARTON.

Le Reine Berthe en ces lieux vient se rendre:
J'ai mon projet; elle pourra m'entendre.

ROBINETTE.

Ah! le pauvre Robert! vous allez l'accuser?

MARTON.

C'est un moyen pour l'épouser.

SCENE VII.

LA REINE BERTHE *paroit en habit de chasse,
Poisel sur le poing. Elle est accompagnée des Sei-
gneurs & Dames de sa Cour de ses Valets, du
Grand Veneur & autres Officiers de sa Fauconnerie.*

CHŒUR.

AH! que le temps! que le temps est beau!
Quel plaisir! quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

BERTHE.

ARIETTE.

A l'ombre de cet Alifisier,
Ecoutez-moi, jeunes Fillettes:
L'amour est un franc Epervier,
Et vous en êtes

Les

COMEDIE.

27

Les Fauvettes.
Par vos chants vous l'attirez,
Vous préparez
Vos défaites:

Il plane, plane dans l'air,
Vous endort avec ses ailes,
Et plus vite que l'éclair,
Nous prend dans ses serres cruelles.

L'Amour est un franc épervier;
Gardez-vous de l'oublier:
Ecoutez-moi, jeunes fillettes,
Retenez bien, jeunes fillettes:
L'Amour est un franc épervier,
Et vous en êtes

Les Fauvettes.

MARTON.

Noble Princesse, il est trop vrai;
Je viens pour mon malheur, d'en faire un triste essai.

ARIETTE.

O Reine! foyez-moi propice;
J'arrose vos pieds de mes pleurs.
Justice, justice, justice!
Prenez pitié de mes malheurs.

BERTHE.

(*A part.*)

Levez-vous, mon enfant. Tout parle en sa faveur,
(*Haut.*)

Qui peut causer votre douleur?

MARTON.

Joyeuse, innocente & tranquille;
Je portois des fleurs à la Ville,
Quand un Chevalier *déloyal*,
Subitement est venu me surprendre,
D'autant plus dangereux qu'il avoit un air tendre
Je ressens, à sa vue, un trouble sans égal.
D'abord je songe à me défendre,
Je veux le fuir, il arrête mes pas;
Il veut baiser ma main, je ne le permets pas:
Ma résistance augmente son audace.

B

18 LA FÉE URGÈLE,
Ses yeux étoient ardens, sans cesser d'être doux ;
En vain je marque du courroux ;
Et malgré moi...

BERTHE.
Malgré vous ?

MARTON.

Il m'embrasse.

J'ai beau me débattre & crier ;
Je vois tomber tout ce que j'allois vendre ;
Ce dégât doit faire comprendre
Que mon honneur m'étoit plus cher que mon panier.

BERTHE.

Vous serez bientôt satisfaite ;
On punira cette témérité :
Mais dites-vous la vérité ?

MARTON.

Ah ! demandez plutôt à ma sœur Robinette.

ROBINETTE.

J'ai tremblé pour les yeux du pauvre Chevalier.

BERTHE.

En voyant votre sœur en peine,
Vous deviez la défendre.

ROBINETTE.

Hélas ! ma bonne Reine,
N'avoit-il pas son Ecuyer ?

BERTHE.

(*A des gens de sa suite*)

Cherchez ce Chevalier, & que l'on me l'amène.

LE GRAND VENEUR.

Nous allons obéir à Votre Majesté,

(*A Marton.*)

Quel sentier a-t-il pris ?

MARTON.

Par-là.

LE GRAND VENEUR.

De ce côté ?

(*A des gens de sa suite.*)

Affurez-vous de sa personne :
Partez, courez avec ardeur.

S'il se défend, montrez de la vigueur.

MARTON.

Sans lui faire aucun mal.

LE GRAND VENEUR.

(A Marton)

Eh! vous êtes trop bonne,

(A sa Suite.)

Je vais voir, de cette hauteur,
Si l'on s'acquitte bien des ordres que je donne.

(Il sort.)

(On reprend le Chœur précédent.)

Ah! que le temps, que le temps est beau!
Quel plaisir, quel plaisir pour la chasse à l'oiseau!

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

La Décoration est la même.



SCÈNE PREMIÈRE.

LA HIRE, seul.

ARIETTE.

LE maudit animal!
 Qu'il m'a donné de mal!
 Cette maligne bête
 S'en va, ta, ta, ta, ta :
 Je crie holà ! holà !
 Petit, petit, arrête, arrête;
 Il m'attend tout exprès,
 Et quand je suis tout près,
 Ce beau cheval d'Espagne
 Hennit, part, ta, ta, ta, ta, ta,
 Holà, holà, holà, la, la
 Les gens de la campagne,
 Vieux, jeunes & marmots,
 Présentent leurs chapeaux;
 Mais par une ruade,
 Mais par une escapade,
 Il les campe tous là.
 Je le saisis, il m'échape :
 Un homme noir le ratripe,
 Monte dessus, & s'en va,
 Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta.

Je le suis promptement
 Voyant son entreprise,
 Et j'arrive au moment

Que, joyeux de sa prise,
 Il alloit prudemment
 Visiter la valise
 Je me saisis du tout heureusement.

SCENE II.

ROBERT, LA HIRE.

ROBERT.

A Cet affreux revers aurois-je dû m'attendre ?

LA HIRE.

Il ne s'agit plus de revers.

ROBERT.

Oh! fatale rencontre!

LA HIRE.

Il ne veut pas m'entendre.

Ah! Monseigneur...

ROBERT.

Quel cœur pervers!

LA HIRE.

Monseigneur... le cheval...

ROBERT.

L'aventure est affreuse!

LA HIRE.

Votre cheval...

ROBERT.

Je suis au désespoir.

LA HIRE.

Il ne tient qu'à vous de revoir

Cette monture glorieuse.

ROBERT.

Comment pouvois-je le prévoir?

Inhumaine Marton!

LA HIRE.

Cela vous plaît à dire:

Mais écoutez-moi donc.

LA FEE URGELE,

ROBERT, *appercevant la Hire.*

C'est toi, c'est toi, la Hire?

Marton est jolie.

LA HIRE.

Oui.

ROBERT.

Mais son cœur est cruel.

LA HIRE.

Mais cela n'est pas naturel.

Une beauté ne semble naître

Que pour rendre le monde heureux;

Et la nature, mon cher maître,

Ne pouvoit rien imaginer de mieux.

ROBERT.

Quand tu scauras ma funeste aventure...

Jé vais mourir.

LA HIRE.

Je mourrai donc aussi.

Je ne suis attaché qu'à vous dans la Nature,

Si vous ne viviez plus, je m'enpuierois ici.

ROBERT.

Marton cause ma mort & satisfait sa haine.

Pour chercher mon coursier, lorsque tu m'as quitté,

Ma malheureuse étoile & me pousse & m'entraîne

A le chercher par un autre côté;

Quand des gardes m'ont arrêté

Et m'ont conduit devant la Reine.

LA HIRE.

Comment! devant son Tribunal?

ROBERT.

Il est tout composé de femmes.

LA HIRE.

Ah! la chose

Ne tournera donc pas si mal.

Vous pouvez gagner votre cause;

Le Sexe est indulgent.

ROBERT.

Mon crime est capital.

Notre valeur ne doit être occupée

Qu'à protéger la Vertu, la Beauté ;

C'est à l'ombre de notre épée,

Qu'elles trouvent leur sûreté.

Ici le Sexe est respecté,

Et lui ravir une faveur légère,

Un rien contre sa volonté,

C'est une action téméraire,

Que l'on punit avec sévérité.

Marton m'a plu, mon cœur est tendre.

Je l'avouerai, ses appas m'ont tenté.

L'Amour m'a trop fait entreprendre

Contre un devoir que l'honneur a dicté ;

Et devant cette Cour où l'on rend la Justice,

Qu'on nomme Cour d'Amour, l'inhumaine Marton,

Qui s'est portée accusatrice,

M'assigne en réparation.

L A H I R E.

Quel est le châtement que la sentence porte ?

R O B E R T.

La mort.

L A H I R E.

La mort ! la réprimande est forte !

C'est votre faute aussi.

R O B E R T.

Comment ?

L A H I R E.

Votre transport

Etoit rempli d'un respect pitoyable ;

Avec timidité vous vous rendiez coupable :

Il faut, en certains cas, avoir tout-à-fait tort.

R O B E R T.

A R I E T T E.

Pour un baiser

Faut-il perdre la vie ?

Marton est si jolie

Qu'on devoit m'excuser.

Qu'une Beauté nous plaise,

On croit ne s'exposer

Qu'à mourir d'aise

B 4

Pour un baiser,
 Pour un baiser
 Faut-il perdre la vie ?
 Marton est si jolie
 Qu'on devoit m'excuser,
 Pour un baiser.

L A H I R E .

Si l'on vous traite ainsi, que fera-t-on de moi ?

R O B E R T .

La mort ne m'a jamais causé le moindre effroi :
 Je l'ai toujours bravée, en Chevalier fidele
 A la gloire, à l'Honneur, aux Dames, à moi.
 Par une Sentence cruelle,

Marton poursuit la perte de mes jours :
 Si du moins je mourois en combattant pour elle,
 Je ne gémirois point d'en voir finir le cours.
 Je sens que, malgré moi, je l'aimerai toujours.

L A H I R E .

Vous pouvez prendre un parti salutaire ;
 C'est de vous évader pour vous tirer d'affaire.

R O B E R T , *fierement.*

Non, non; je ne sçais point vivre honteusement.

Ma promesse n'est pas frivole :

Des fers m'enchaîneroient moins fort que mon serment,

Je suis libre sur ma parole.

L A H I R E .

Oui; mais vous risquez tout, si vous n'y manquez pas.

R O B E R T .

Il n'est qu'un seul moyen qui me feroit absoudre,
 Et me délivreroit de l'arrêt du trépas :

C'est une question qu'on me donne à résoudre,

Et qui me jette en un grand embarras.

L A H I R E .

Et quelle est-elle ?

R O B E R T .

C'est de dire,

Ce qui séduit les femmes en tout temps.

COMEDIE.

25

LA HIRE.

C'est une question pour rire,
Qui peut embarrasser tout au plus des enfans.

ARIETTE.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs amans;
C'est un gaillard de bon aloi,

C'est moi,
Mon air d'allégresse
A l'art d'empêcher
La tristesse
D'approcher.

Je brille en chantant la tendresse;
Je plais, j'amuse, j'intéresse,
Et je fais rire la Sageesse,
Quand elle est prête à se fâcher.

Ce qui séduit les Dames,
Ce qui gagne leurs amants;
C'est un Amant de bonne foi,
C'est moi.

ROBERT.

Ta joie insulte à ma douleur extrême :
Je sens, dans ma position,
Qu'il n'appartient qu'aux femmes mêmes
D'éclaircir cette question.

LA HIRE.

Eh ! bien consultez-les.

ROBERT.

J'en ai consulté mille,
Sans en être plus avancé.
L'une détruit ce que l'autre a pensé.
Elles ont leur secret ; c'est chose difficile
Que de savoir....

LA HIRE.

Croyez-en mes Arrêts.
J'ai là-dessus quelque lumière ;
Je connois leurs goûts à-peu-près,
Depuis un temps je cours cette carrière :
Chargez-moi de vos intérêts.

(*On entend l'annonce de la Ronde du Divertissement.*)

En voilà justement qui m'ont l'air assez drôle :

Pour les interroger, saisissons ces instants :

Elles ne comptent pas jouer ici le rôle.

D'Avocats consultants.

(*On entend encore l'annonce de la Ronde.*)

Voyez, Sire Robert; des mines si jolies

Sont les oracles du Destin;

Leur pouvoit vient de nos folies.

ROBERT.

Je vais être plus incertain.

LA HIRE.

Mais avant de parler à ces Nymphes gentilles;

Un moment examinons-les.

On reconnoît toujours l'esprit des filles

Dans leurs amusements secrets.

SCENE III.

LA HIRE, ROBERT, DENISE.

*Entrée de Villageoises galantes qui dansent en rond,
sur un air gai & avec la plus grande légèreté.*

LA HIRE à son Maître, après que les Villageoises ont dansé quelque temps.

J'E vais leur parler; laissez faire.

(*Aux Villageoises.*)

Beautés que la douceur accompagne toujours,

Votre pitié nous devient nécessaire;

Accordez à mon maître un juste & prompt secours,

Ou bientôt il est mort.

ROBERT.

Hélas! je désespere!

DENISE.

Que demandez-vous?

COMÉDIE.

27

LA HIRE

Excusez;

C'est un homme perdu si vous le refusez.

DENISE.

Que faut-il faire afin de vous sauver la vie?

LA HIRE.

Vous le pouvez sans contredit,

Ce qu'on vous demande est écrit

Sur votre physionomie;

Vous connoissez les Dames, leur esprit,

Leur caractère, leur génie,

Et vous sçavez quel point les flatte & les séduit.

DENISE.

Mais, c'est selon leur fantaisie.

LA HIRE.

Oui, mais il en est un; (ou l'on nous trompe fort,)

Sur lequel toutes sont d'accord.

DENISE.

Nous aimer sans l'oser dire;

Sans prétendre à des faveurs;

Chérir jusqu'à nos rigueurs,

Etre heureux de son martyre;

Respect, Amour, rien par delà;

Voilà ce qui nous plaît.

LA HIRE.

Oui-dà?

ROBERT.

Qu'en dis-tu, mon ami la Hire?

LA HIRE, en secouant la tête.

Ce n'est pas tout à fait cela.

(Aux Villageoises)

Vous pourriez un peu mieux.... un peu mieux nous instruire.

(La Danse recommence, & toutes les Villageoises, sans répondre, passent devant la Hire & Roberts. La Hire veut arrêter une des Villageoise qui lui donne un soufflet. Les Villageoises en se retirant, laissent voir à leur place une petite vieille ratalinée qui s'avance vers Roberts.)

L'affaire ne prend pas une bonne tournure ;
Mais je vais suivre l'aventure.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LA VIEILLE, ROBERT.

LA VIEILLE.

Beau Chevalier, quoi! vous perdez courage!
Faut il être plaintif & foible à ce point-là?
Cela ne convient pas, vous avez tort, on a....
Bien des ressources à votre âge.

ROBERT.

Ma bonne mere, hélas! si vous sçaviez....

LA VIEILLE.

Oh! je sçais tout sans que vous le disiez.

J'aime à sçavoir chaque mystere :

Quand on est vieille, on n'a rien de meilleur à faire,
A parler des Amants j'occupe mon loisir,
Non pour les censurer, ni leur porter envie ;
Mais pour semer des fleurs sur l'hyver de ma vie,
Et pour le réchauffer aux rayons du plaisir.

ROBERT.

De mon malheureux sort, vous êtes donc instruite?

LA VIEILLE.

Je n'y pense qu'avec effroi :

Cela peut cependant ne point avoir de suite ;
Vous le pouvez.

ROBERT.

Comment me soustraire à la loi ?

LA VIEILLE.

Tout dépend de la conduite
Que vous tiendrez avec moi.

ROBERT

Pouvez-vous soupçonner qu'elle soit équivoque ?

Dissipez mes périls, je vous consacrerai
Tous mes jours que je vous devrai ;
Mon cœur à chaque instant en chérira l'époque.

LA VIEILLE.

Hélas ! je n'en répondrois pas ;
Je ne reconnois plus les hommes.
Ah ! mon enfant, dans le siècle où nous sommes
Les jeunes gens font bien ingrats !

ARIETTE.



C'est u - ne mi - se - re que nos jeu - nes



gens, l'â - ge dé - gé - ne - re, ah ! le pauvre



temps, le pauvre temps, le pauvre temps, le pauvre



temps ! quand j'é - tois dans ma jeu - nes - se,



que les amants étoient charmants, qu'ils a -



voient de politef - se ! Ils é - toient ar - dents, ar -



dents, pressants, pressants. Ah! ah! on n'en voit



plus de cette es-pe-ce, on n'en voit plus de



si ga-lants. Ah! le pauvre temps, le pauvre



temps, le pauvre temps! Chacun disoit: ah! qu'elle est



belle! & me ju-roit amour si - de - le; à pré-



sent, Eh! bien, eh! bien, on ne me dit plus rien,



rien, rien, il n'est plus d'amour fin-cere, il n'est



plus de cœurs constants, l'âge dé-gé ne - re :



ah! le pauvre temps, le pauvre temps, le pauvre



temps! tout est va-nité. Faste sans largeffe, plaisir



sans gaieté, amour sans tendref-se; leur déli-ca-



tes-se est dans la fan-té: ah! ah! ah! ah!



sur mes vieux ans quel pauvre temps, quel pauvre



temps, quel pauvre temps.

ROBERT.

Je blâme leur légereté,
Et sur-tout leur ingratitude.

32 LA FÉE URGELE,

LA VIEILLE.

Hom! la reconnoissance est une qualité
Dont on n'a pas aisément l'habitude.

ROBERT.

Depuis vingt ans j'en ai fait mon étude;
Vous en rendre certaine est tout ce que je veux.

LA VIEILLE.

Moi, je ne demande pas mieux.

Vous semblez né pour attendrir nos ames,
Et j'aurois du regret qu'un Chevalier si preux
Mourût de mort forcée, avant que d'être vieux,
Faute de bien sçavoir ce qui séduit les Dames.

ROBERT.

Vous vous en souvenez?

LA VIEILLE.

Oui, foyez en repos.

Beau Chevalier, vous pouvez croire
Qu'il est certains points capitaux,

Dont les femmes jamais ne perdent la mémoire.

ROBERT.

De grace, & sans perdre un instant,
Découvrez-moi ce secret important.

LA VIEILLE.

Je veux mes sûretés.

ROBERT.

Vous serez obéie.

LA VIEILLE.

Engagez-vous par un serment sacré,
A former, à tenter, à finir à mon gré
L'entreprise la plus hardie.

ROBERT.

Madame, vous piquez mon intrépidité.

Quelque péril qui m'environne,
Et quelque monstre qui m'étonne,
Je vaincrai la difficulté.

Prenez mon gant; voilà le gage
Que nous donnons pour nous lier.

(Il donne son gant à la Vieille.)

Et pour vous assurer encore davantage,

J'en

J'en jure foi de Chevalier.
*(Il tire son épée, & la remet dans le fourreau,
 après avoir fait le serment.)*

LA VIEILLE.

Je suis contente ; allons au Tribunal de Berthe.

Fameux guerrier, prenez-moi par la main.
 Je me fais un plaisir d'empêcher votre perte ;
 Je vous révélerai le secret en chemin.

D U O dialogué.

ROBERT.

Que voulez-vous ?

LA VIEILLE.

Un prix bien doux.

ROBERT.

Quel est ce prix.

LA VIEILLE.

Mon fils, mon fils...

ROBERT.

Ordonnez.

LA VIEILLE.

Devinez.

ROBERT.

Ma reconnoissance

Vous répond de tout.

LA VIEILLE.

Et mon assistance

Vient à bout

De tout.

ROBERT.

Sçachons d'avance

La récompense

Que vous desirez.

LA VIEILLE.

Vous le sçauvez.

ROBERT.

Ordonnez, ordonnez.

LA VIEILLE.

Venez, venez.

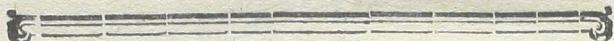
Fin du second Acte.

C



ACTE TROISIEME.

Le Theatre représente la grande sale où se tient la Cour d'Amour & de Beauté La Reine Berthe se place sur son Tribunal. Les vieilles Dames du Conseil occupent les premiers rangs, & les jeunes vont s'asseoir sur des bancs inférieurs.



SCENE PREMIERE.

BERTHE, L'AVOCATE-GENERALE,
LES CONSEILLERES, L'HUISSIERE.

BERTHE, à l'Avocate-Générale.

AVocate, parlez & remplissez l'emploi
Qui vous donne le droit de haranguer pour moi.

L'AVOCATE, aux Vieilles.

O vous qui de tendresse avez fait votre cours,
Vous dont l'âge & l'expérience
Vous donnerent la connoissance

Des ruses des Amants, & de tous leurs détours,
Secourez-nous de vos lumieres :

Dans cette Cour d'un auguste appareil,
Que vos places soient les premieres ;
Présidez à notre Conseil.

(Elles se placent à côté de la Reine.)

(Aux jeunes.)

Et vous que les Graces ont faites
Pour plaire & briller sans atours,
Jeunes, gentilles *Bachelettes*,
Dans le doux Conseil des Amours ;

A votre Tribunal affable
 Que l'indulgence trouve accès :
 A la Cour d'Amour, tout procès
 Doit se juger à l'amiable.

(*Elles se placent aussi.*)

Première VIEILLE.
 C'est en vain qu'un plaideur rusé,
 Près de nous voudroit se produire.

Seconde VIEILLE.
 Malheur à l'homme assez osé,
 Qui tenteroit de nous séduire.

BERTHE.

Maintenant procédons à rendre nos Arrêts ;
 Interprétons la lettre, apprécions les gloses,
 Et sans prévention pesons les intérêts.

Que l'Huissiere appelle les causes.

L'HUISSIERE.

Licidas demandeur,
 Philinte défendeur.

SCENE II.

LICIDAS, PHILINTE.

LICIDAS.

ARIETTE.

ANnette reçoit mes vœux.

PHILINTE.

Annette est ma conquête.

LICIDAS.

Ma couronne a paré sa tête.

PHILINTE.

Et les fleurs de la fenne ont tissu mes cheveux.

J'ai sa couronne.

LICIDAS.

Elle porte la nôtre.

C 2

ENSEMBLE.

Qui de nous deux est plus heureux ?

BERTHE.

Tous les deux, & ni l'un & ni l'autre.

Quittez Annette,

Elle est coquette :

Suivant nos loix on doit la condamner ;

Une Fillette

Sage & discrète

Ne doit jamais recevoir ni donner.

L'HUISSIERE.

Lisette complaignante au sujet de Lucas,
Thérèse contre Blaise, & pour le même cas.

SCENE III.

THERESE, LISETTE.

THERESE.

ARIETTE.

UN loup, le soir, dans la prairie,
Prit ma brebis la plus chérie,
Et malgré mes cris l'emporta ;
C'est que Blaise n'étoit pas là.

LISETTE.

Mon troupeau païssoit dans la plaine ;
Nous étions près d'une fontaine ;
Un de mes agneaux y tomba :
Je n'en vis rien ; car Lucas étoit là.

THERESE.

Comment me défendre seulette ?

LISETTE.

Quand je le vois, je suis diftraite.

THERESE.

C'est sa faute ; il n'étoit pas là.

COMEDIE.

37

L I S E T T E.

Il a grand tort ; il étoit là.

E N S E M B L E.

THERESE. C'est sa faute ; il n'étoit pas là.

L I S E T T E. Il a grand tort ; il étoit là.

B E R T H E.

Pour que Lisette

Sois moins distraite,

Sans différer qu'elle épouse Lucas.

Pour fixer Blaise

Près de Therese,

Nous ordonnons qu'il ne l'épouse pas.

S C E N E IV.

ROBERT ; L'HUISSIERE , BERTHE , LES
CONSEILLERES, *Les Acteurs précédents.*

L'HUISSIERE.

RObert accusé par Marton.

B E R T H E.

Son sort me fait pitié.

U N E D E S C O N S E I L L E R E S.
J'en ai l'ame saisie.

U N E A U T R E C O N S E I L L E R E.
J'aime sa physionomie.

U N E A U T R E C O N S E I L L E R E.
Il mérite sa grace, étant si beau garçon.

B E R T H E.

Approchez, Chevalier ; votre air noble & modeste

Me fait gémir sur la nécessité

Qui m'a dicté

Une Sentence si funeste ;

Il n'est qu'un seul moyen d'éviter votre Arrêt.

Chevalier pouvez-vous résoudre

La question qui va vous perdre ou vous absoudre ?

En un mot avez-vous trouvé ce qui nous plaît ?

C 3

LA FEE URGELE,

ROBERT.

ARIETTE.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'est pas facile à définir.

Il faudroit pénétrer leurs ames;
Et comment y parvenir?

A chaque instant leur goût varie :

Un seul point flatte leur envie,

Un point qui doit les réunir ;

Je vais le dire : (*bis.*)

Plaire, charmer, séduire,

Est un bonheur dans leur printemps ;

Mais gouverner, avoir l'empire,

Est leur plaisir dans tous les temps,

BERTHE, *avec le Chœur.*

Il triomphe : qu'il soit absous ;

L'Amour le réserve pour nous.

L'AVOCATE.

Nouvel Oedipe, dans ce jour,

Votre esprit pénétrant vous a sauvé la vie.

BERTHE.

Modele glorieux de la Chevalerie,

Soyez l'ornement de ma Cour.

ROBERT.

Avec ma liberté je reprends mon armure ;

J'emploierai l'un & l'autre à servir votre Etat.

C'est par des actions d'éclat

Que, de mon zèle ardent, je veux vous rendre sûre.

SCENE V.

LA VIEILLE, *Les Acteurs précédents.*

LA VIEILLE, *à Roberts.*

ARIETTE.

Tout doucement,
Plus lentement :

COMEDIE.

39

Mon cher enfant,
Vous êtes triomphant,
J'en ai toute la gloire;
Et vous devez,
Si vous avez
Bonne mémoire,
Beau Chevalier,
M'en bien payer.

Oyez,

Ayez

Reminiscence.

Sans vous fâcher,
Je viens chercher
Ma récompense.

L'AVOCATE.

Comment donc! que vient nous conter
Cette figure surannée?

ROBERT, à l'Avocate.

Gardez-vous de la maltraiter.

(*À la Reine.*)

Grande Reine, elle seule a fait ma destinée.

LA VIEILLE.

Oui, par mes soins, l'affaire est terminée.

L'AVOCATE.

On ne voit point ici Marton;

On lui doit réparation;

LA VIEILLE.

Oh! Marton! Marton est contente.

J'ai son désistement, sa procuration;

Et c'est moi qui la représente.

L'HUISSIÈRE.

Paix là, faites attention.

LA VIEILLE.

Un premier mouvement se passe.

Marton, en l'accusant, vouloit qu'on lui fît grace.

Qui ne la feroit point à ce preux Chevalier?

Jeunesse est une excuse; on doit tout oublier.

ROBERT.

Que ne vous dois-je pas, ma bonne & chère amie?

LA FEE URGELE,

BERTHE.

Apprenez-moi par quel moyen
Elle a pu, du péril, garantir votre vie?

LA VIEILLE.

Je vais vous dire tout & sans supercherie;
J'aime à parler, c'est tout mon bien.

Quand j'ai sçu l'affreuse disgrâce,

Qui de ce Chevalier causoit le désespoir,
Je m'en suis approchée exprès pour le mieux voir,
C'est le profit de ceux dont la vue est trop basse.

Mon ame fut toujours facile à s'émouvoir :

Son trouble, son air doux, son gentil langage

M'ont fait sentir que ce seroit dommage

De laisser mourir sans secours

Un beau Chevalier dont les jours

Pour ceux d'autrui seroient un avantage,

Jurant de déferer à ce qu'il me plairoit,

(Serment de Chevalier ne peut être frivole :)

Il a tiré de moi notre secret,

Et je viens le sommer ici de sa parole.

BERTHE.

Qu'avez-vous à répondre à ce beau Plaidoyer?

Parlez, illustre Chevalier.

ROBERT.

La vieille, en cet instant, vient de dire à la lettre

L'exacte & simple vérité :

Quand je sçaurai quelle est sa volonté,

Ma gloire & mon devoir seront de m'y soumettre.

LA VIEILLE.

Eh bien donc ? réjouissez-vous,

Mon doux ami ; vous serez mon époux.

ROBERT.

Quelle horreur !

LA VIEILLE.

Cette épithalame

N'est pas fade ; mais vous verrez

Qu'avec le temps vous m'aimerez.

Prenez donc par la main votre petite femme.

COMEDIE.

41

ROBERT.

Sur cet affreux objet jeter un seul regard!

Ah! j'aime mieux subir ma premiere Sentence.

BERTHE.

Bonne mere, à vos droits la Cour ayant égard,
Vous adjuge la récréance.

ROBERT, *en sortant.*

O Ciel! à quel malheur me trouvé-je réduit?

LA VIEILLE, *en le suivant.*

Tu n'échaperas pas : va, ta vieille te suit.

BERTHE

C'en est assez; terminons la Séance,
Et de nos Provençaux que la Fête commence.



DIVERTISSEMENT
DES PROVENÇAUX.

Pendant le Divertissement on voit ROBERT qui traverse le Théâtre comme un homme troublé. Un groupe de jeunes Filles l'entoure pour le dérober aux yeux de la Vieille qui paroit en même temps. La Vieille interrompt la Fête par la Romance qui suit.

ROMANCE.



L'avez-vous vu mon bien-ai-mé? il a ra-



vi mon a - me! Mon tendre cœur s'est ra-ni-

LA FEE URGELE,



mé, d'amour je fens la flam - me. Gen-



tils ob - jets, char - mants & doux, il est peut-



ê - tre par - mi vous? Ren - dez - le moi, il



a ma foi, c'est moi qui suis sa fem - me, ren-



dez - le - moi, il a ma foi, je suis sa no - ble



Da - - me.

Majeur.



Sans doute vous le charmerez, mais tout estant que



vous se - rez, vous ne sçau - rez, vous ne pour - rez



l'aimer, l'aimer d'amour ex - trê - me, & tout ain -



si que je l'ai - me.

M E M E A I R.

L'avez-vous vu, mon bien-Aimé ?

Il a ravi mon ame.

Mon tendre cœur s'est ranimé,

D'amour je sens la flamme.

Est-il ici,

Mon seul souci ?

Est-il ici,

Mon bel Ami ?

Si vous l'oyez,

Si le voyez,

Vous en aurez envie.

Hélas ! hélas !

Ne m'ôtez pas

Le bonheur de ma vie.

Dans ses regards est la fierté,

Noble franchise & loyauté.

Fleur du matin

Et sur son tein,

Et dans son cœur est l'honneur même :

C'est aussi vrai que je l'aime.

LA FÈLE URGELLE,
 L'avez-vous vu, mon bien-Aimé;
 Il a ravi mon ame.
 Mon tendre cœur est ranimé,
 D'amour je sens la flamme.

Pourquoi ces ris
 Et ces mépris?
 Eh bien! eh bien!
 Ce n'est pas bien:
 Mais j'ai l'espoir
 De le revoir,
 C'est ce qui me console;
 Oui, je m'en vais:
 Il est François,
 Il tiendra sa parole. (*)

*A ce mot ROBERT s'avance vers la Vieille, lui
 présente la main & se retire avec elle.*

(La Pête continue.)

*On peut retrancher, si l'on veut, cette Romance,
 qui n'est placée ici que pour couper le Divertissement.*

Fin du troisieme Acte.

(*) En ce temps-là les Chevaliers François tenoient leur parole
 en amour,



ACTE QUATRIEME.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une pauvre Chaumière : on voit, d'un côté, une vieille table à demi rompue; quelques escabeaux délabrés. & dans le fond un grabat () entouré d'une mauvaise courtine. (**)*



SCENE PREMIERE.

ROBERT, LA HIRE.

Robert est au bout de la table, la tête appuyée sur ses deux mains.

LA HIRE.

Cette maison n'est ni riche ni vaste,
Et notre Vieille ne doit pas
Redouter le soupçon de donner dans le faste.

ROBERT.

Quelle est ma destinée! hélas!

LA HIRE.

Je ne vous trouve point à plaindre.
N'êtes vous pas heureux, ayant eu tout à craindre!
Allons, montrez un esprit fort :
Beaucoup de jeunes gens envieront votre sort.
Pour qui n'a rien, une Chaumière
Devient la demeure d'un Roi;
Une lampe est un lustre éclatant de lumière.
Ne trouve pas qui veut des vieilles.

ROBERT.

Eh! pourquoi
Combles-tu mes chagrins en y joignant l'outrage?

(*) Châlit, Couchette,

(**) Rideaux.

LA FEE URGELE,
LA HIRE, *avec attendrissement.*

Ah! bien loin de vous affliger,
Je voudrais de grand cœur pouvoir vous soulager;
Votre épouse paroît, le devoir vous engage....
Mon cher maître, prenez courage.



SCENE II.

LA VIEILLE, ROBERT, LA HIRE.

LA VIEILLE, *portant un panier à son bras.*

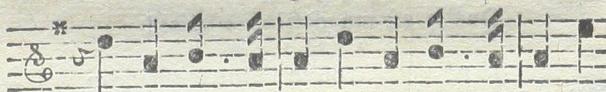
ARIETTE.



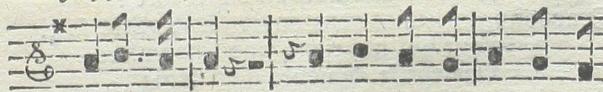
Nous allons i-ci sou per tête à tê-te,



mon doux a-mi, pour moi quel-le fê-te!



J'apporte à mon bras le pe-tit re-pas, le



petit re-pas. Ces mets, sans apprets, ne font



pas dé-li-cats, mais, mais un repas frugal est



un régal, quand l'amour l'af - fai - sonne,



quand l'amour l'af - faison - ne, le plai - sir donne



dugôût à tout: ah! ah! voi - là, voi-là, voi-



là la pe - ti - te bouteil-le de fi-ne-li-



queur, qui ré - veille, ré - veil-le, ré-veil-le le



cœur, après le repas, n'est-ce pas, n'est-ce pas, voi-



là, voilà . voilà la pe - ti - te bouteil - le de



fi-ne liqueur, qui ré-veil - le, réveille, réveil-



le le cœur, qui réveil-le, réveil-le, réveil-le le



cœur, qui réveille, réveille, ré-veil-le le cœur.

ROBERT.

Madame...

LA VIEILLE.

Quel air froid ! seriez-vous un ingrat ?

Vous, vous qui sur l'honneur êtes si délicat.

LA HIRE.

Ah ! si mon maître a peine à rompre le silence,
C'est qu'il ne trouve point de termes assez forts

Pour... & n'en trouvant point alors...

L'excès de sa reconnoissance...

Lui coupe la parole.

LA VIEILLE.

Et ! je l'en aime mieux ?

Mais je voudrais qu'il eût une autre contenance.

Le jour qu'on se marie, on doit être joyeux.

Soyez gai, Chevalier.

(*La Vieille tire de son panier les provisions, & prépare la table.*)

ROBERT.

Je suis né sérieux,

(*A la Hire.*)

Prends mon cheval & mon armure,

La Hire; je t'en fais présent.

LA

COMEDIE.

49

LA VIEILLE, *continuant d'arranger la table.*
Un plat de buis sert comme un plat d'argent...

ROBERT.

Annonce à mes pareils ma funeste aventure,
L'état affreux où je suis à présent.

LA VIEILLE, *toujours occupée aux apprêts du repas.*
Et lorsqu'on est heureux, on n'est point indigent.

LA HIRE.

Quand on croit tout perdu, la Fortune seconde.

ROBERT.

D'un maître qui t'aimoit, mon ami, souviens-toi.
Il n'est plus de Robert au monde.

LA VIEILLE.

Vous soupirez, & je ne sçais pourquoi.

LA HIRE.

Cette aventure enfin n'est pas des plus cruelles ;
Oui, ne désesperez de rien.

Je ne veux pas troubler votre entretien ;
Je reviendrai bientôt sçavoir de vos nouvelles.

ARIETTE.

Un Chevalier plein de courage
Doit affronter tous les dangers ;
Les vents, la tempête & l'orage,
Pour lui sont des maux passagers.
Au-dessus d'une ame commune,
Par sa mâle intrépidité,
Il doit ramener la Fortune,
Et subjuguier l'Adversité.
Un Chevalier plein de courage, &c.

SCENE III.

ROBERT, LA VIEILLE.

LA VIEILLE.

MOn ami, mettons-nous à table :
Nous allons faire un repas agréable.

D

LA FÉE URGELE,

Cà, placez-vous à mon côté.
 Vous vous obstinez à vous taire?
 Je n'aime point la taciturnité,
 Et je prétens sans vous déplaire,
 Refondre votre caractère:
 Vous êtes un enfant gâté.

(*Tout en lui parlant elle lui attache un bouquet.*)

ROBERT.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

LA VIEILLE.

Eh! bon! bon! votre âge n'est rien.
 Si je pouvois changer le mien,
 Je vous trouverois plus docile.

ROBERT.

Je pense que vous feriez bien.

LA VIEILLE.

Sçachez que notre âge est le même,
 Et qu'on est jeune tant qu'on aime.

Qui dit vieillesse, dit insensibilité.

Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante,
 Nous tombons, en naissant, dans la caducité;

Mais cette flamme active & pénétrante,
 L'amour, ce vrai présent de la Divinité,
 Dans nos cœurs qu'il échauffe, arrête la jeunesse;
 Il conserve, il nourrit le feu de nos beaux ans,
 Et sçait soustraire la vieillesse
 A la rapidité du temps.

ROBERT, *à part.*

Ce paradoxe est vraisemblable;
 Elle pourroit persuader,
 Si l'on pouvoit ne la pas regarder.

LA VIEILLE.

Si votre esprit est équitable,
 Vous êtes de mon sentiment;

Qu'avez-vous à répondre à mon raisonnement?

ROBERT, *avec un peu plus de douceur.*

Que vous êtes fort respectable.

LA VIEILLE.

Une Vieille pleine d'égards,
 A son époux adresse ses regards;

Pour lui plaire, faitit la moindre circonstance.

Sa maison seule occupe tous ses soins :

Elle épargne, l'époux dépenté ;

Elle n'est pas coquette, & comme on lui doit moins,

Elle a plus de reconnoissance.

ROBERT.

Oui; mais je crois qu'on l'en dispense.

LA VIEILLE.

Je ne suis pas si fort à rebuter.

ROBERT, *à part.*

J'ai du plaisir à l'écouter ;

(*Haut, avec sentiment.*)

On peut avoir pour vous l'amitié la plus grande.

LA VIEILLE.

Eh! mon enfant, voilà tout ce que je demande.

Dans l'âge de l'amour sçait on en profiter,

Le Plaisir à nos yeux brille pour disparaître;

On dissipe le temps souvent sans le connoître,

Quand on s'en apperçoit on ne peut l'arrêter :

L'âge de l'amitié, c'est l'âge où l'on moissonne;

C'est l'âge d'un bonheur qui ne peut nous quitter.

Le temps augmente encor les présents qu'elle donne,

Et sans cesse on jouit au lieu de regretter.

ROBERT.

Oui, mais...

LA VIEILLE.

Votre Marton vous tourne la cervelle;

Vous voudriez lui consacrer vos jours.

Si j'étois jeune & jolie autant qu'elle,

Vous feriez le serment de m'adorer toujours.

ROBERT.

Ah! oui, toujours, toujours.

LA VIEILLE.

Oui; mais si quelque orage

Flétrissoit, détruisoit la fleur de mon printemps;

Si j'essuyois des ans l'infailible ravage,

Que deviendroient tous vos serments?

ROBERT.

Alors....

L A F E' E U R G E L E,

L A V I E I L L E.

Brûleriez-vous du feu qui vous possède,
Et scrupuleusement garderiez-vous la foi
A Marton, devenue aussi vieille, aussi laide
Que je le suis? regardez-moi.

ROBERT, *la regarde & détourne les yeux aussi-tôt.*
Cette épreuve seroit terrible...

Si Marton devenoit, .. la chose est impossible.

L A V I E I L L E.

Ah! j'entens; pour vos feux, l'écueil seroit fatal,
Voilà ce Chevalier généreux & loyal,
Devenu parjure & volage.

R O B E R T.

Eh!...

L A V I E I L L E.

Votre gloire en souffriroit;
Mais si vous me rendiez hommage,
Songez à tout l'honneur que cela vous seroit.

R O B E R T.

Il est vrai... mais...

L A V I E I L L E.

Toutes les bonnes Dames
Qui de la Reine Berthe embellissent la Cour,
Graveroient votre nom dans le fond de leurs ames,
Placeroient votre buste au Temple de l'Amour.
Votre fidélité célébrée & chérie.

Annonceroit en tout pays
Le modèle parfait de la Chevalerie.

Hem! m'entendez-vous, mon cher fils?

R O B E R T, *se levant.*

Ah! ma Bonne, pourquoi me forcer à vous dire
Que Marton sur mon cœur conserve son empire?
Pour attaquer mes jours, je sçais ce qu'elle a fait;

Mais malgré sa trame cruelle,
Son ascendant l'emporte & triomphe toujours,
Vous avez conservé mes jours,
Je ne les chéris que pour elle.

L A V I E I L L E.

en est trop, e ne puis endurer tes mépris ?

Je pourrois te citer au Tribunal de Berthe.
De ta déloyauté tu recevrais le prix;
Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

ROBERT.

Non, vos jours me font chers; mais songez.....

LA VIEILLE.

Laisse-moi.

(La Vieille va s'asseoir sur le grabat.)

Ne me suis pas; va, je te rens ta foi

Applaudis-toi de ton ouvrage.

Je cède à mon destin affreux;

Je m'affoiblis... la mort vient obscurcir mes yeux.

ROBERT.

Tous mes sens sont émus de cette triste image.

LA VIEILLE.

Tu ne reverras plus ta bonne Vieille, hélas!

Elle souhaite, au lieu de venger son trépas,

Qu'une autre t'aime davantage.

ROBERT.

Qu'entens-je?

LA VIEILLE.

Gardez-vous de le punir, grand Dieu!

Il termine mes jours, rendez les siens heureux.

Adieu, cruel, adieu: j'expire & je t'adore,

Lorsque tu me perce le cœur

Dans mes derniers moments, j'ai la foiblesse encore

De craindre que ma mort ne te porte malheur.

*(La Vieille fait tomber la Courtine pour se cacher
aux yeux de Robert.)*

ROBERT.

Vivez, vivez, ma respectable Bonne;

La perte de vos jours causeroit mon trépas.

Disposez de mon sort.. Marton que j'abandonne...

La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne;

Oui, je jure....

LA VIEILLE.

N'achevez pas.

SCENE V.

ROBERT, LA FÉE URGELE *sous les traits de*
MARTON, ROBINETTE, NYMPHES
de la suite d'URGELE.

(*Le Théâtre change au bruit du Tonnerre, la*
Chaumière est transformée en un Palais magni-
fique, & la Fée Urgele paroit sur un trône bril-
lant, environné de Nymphes de sa suite.)

ROBERT.

O Ciel! quel éclat m'environne!
LA FÉE URGELE.

ARIETTE.

Fedele Amant, soyez heureux.
Mon cœur est satisfait de votre obéissance;
Vous avez rempli tous mes vœux.
Venez, partagez ma puissance.
Fidèle Amant, soyez heureux, &c.

ROBERT.

Que vois-je! c'est Marton! ô Dieux! par quel prodige!..

SCENE VI & dernière.

LA HIRE ET DES CHEVALIERS, *amis de*
Robert. LA FÉE URGELE, sous e nom de
Marton. ROBINETTE. Les Acteurs précédents.

LA HIRE, *suiui de Chevaliers errants, amis*
de Robert.

J'Amene ici vos Chevaliers.. où suis-je?
LA FÉE URGELE, *à Robert.*
J'ai trop joui de ton erreur.

La Vieille étoit Marton, & Marton est Urgele,
Des braves Chevaliers, protectrice fidelle.

Depuis long-temps j'admirois ta valeur,
Et je sentis bientôt qu'en admirant on aime.
Sous des traits différens, quand j'éprouvois ton cœur.

En te cachant mon rang & ma grandeur,
Je voulois ne devoir mon amour qu'à moi-même.

LA HIRE.

Ce n'est pas jouer de malheur.

ROBERT.

Vous avez commencé par me paroître aimable,
Et mes feux sont plus forts que mon ambition;
A mes regards surpris la Fée est respectable:
Mais je suis plus content de retrouver Marton.

LA FÉE.

A la beauté tout rend les armes;

Mais il est des biens plus flatteurs.

Pour fixer, enchaîner les cœurs,

L'esprit, les sentimens valent mieux que les charmes;

Les fruits durent plus que les fleurs.

(Robert présente la main à la Fée pour la conduire
à son trône, & se place à côté d'elle.)

ROBINETTE.

La Hire, je suis Robinette.

LA HIRE.

Un peu forcieri aussi: qu'importe? je t'entens.

ROBINETTE.

Reçois ma main.

LA HIRE.

L'aventure est complete.

ROBINETTE.

Oui, mais ne soyez plus des Chevaliers errants.

D U O.

ROBERT, LA FÉE.

Jouïssons d'un bonheur suprême;

L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR.

Jouïssiez d'un bonheur suprême;

L'Amour couronne votre ardeur.

56 LA FEE URGELE, &c.

LA FEE,

A tous les biens je préfère ton cœur;
C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBERT.

J'ai tous les biens lorsque j'ai votre cœur;
C'est pour toujours, oui, pour toujours que j'aime.

ROBINETTE.

La Hire m'aime, & la Hire a mon cœur.
Je l'aimerai toujours, toujours de même.

LA HIRE.

Vous nous trompiez pour avoir notre cœur :
Attrapez-nous toujours, toujours de même.

LA FEE.

ROBERT.

ROBINETTE.

LA HIRE.

} Jouissons d'un bonheur suprême,
} L'Amour couronne notre ardeur.

CHŒUR, à Robert.

Jouissez d'un bonheur suprême;
L'Amour couronne votre ardeur.

Vous n'avez point dédaigné la laideur;
Vous méritez que la beauté vous aime.

Jouissez d'un bonheur suprême;
L'amour couronne votre ardeur.

(Les Chevaliers Errants dansent avec les Nymphes
de la Suite de la FEE URGELE, & viennent
rendre hommage à ROBERT & à la FEE; ce qui
forme un Ballet qui termine la Piece.)

F I N.

22 $\frac{2}{47}$

AB: 22 $\frac{2}{1,7}$ (1)

S

De



Inches

Centimetres

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LA
FÉE URCELE,

OU

CE QUI PLAÎT AUX DAMES,

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

MESLÉE D'ARIETTES;

*Représentée devant Leurs Majestés, par les Comédiens
Italiens ordinaires du Roi, à Fontainebleau, le 26
Octobre 1765, & à Paris le 4 Décembre suivant.*

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques,
au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au
Temple du Goût.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilège du Roi.